



(Photo Frantz Bouton)

Du 20 au 26 novembre, les 36^e Rencontres cinématographiques de Cannes présentent huit films primés en compétition, 25 avant-premières et rendent notamment hommage à Max von Sydow, avec Jacqueline Bisset pour présidente du jury.

Rencontres de Cannes Cinéma

JACQUELINE BISSET, MADAME LA PRÉSIDENTE

Au mois de novembre, la Croisette redevient capitale du 7^e art, sans le strass ni les paillettes du Festival de mai. Les Rencontres organisées par l'association Cannes Cinéma sont moins protocolaires et s'ouvrent davantage au public, le smoking-noeud pap'n'étant pas réglementaire pour assister aux projections, souvent en présence de membres de l'équipe du film. Pas de cérémonial sur tapis rouge, mais néanmoins des vedettes. À commencer par Jacqueline Bisset,

présidente d'un jury qui accueille aussi Nadine Trintignant, Bruno Sanches ou le scénariste BD Frédéric Brémaud. Riche de d'une belle carrière internationale, de « Bullitt » avec Steve McQueen au « Magnifique » avec Jean-Paul Belmondo, en passant par « La Nuit américaine » de son ex-compagnon François Truffaut, la comédienne aujourd'hui âgée de 79 ans, fut à la fois une actrice de talent (qui a incarné aussi bien Jackie Kennedy qu'Anne Sinclair sur grand écran) et un

sex-symbol pour plusieurs générations de cinéphiles. Aux RCC, elle fait également l'objet d'un documentaire, « Jacqueline Bisset, la magnifique », et présentera en rétrospective « Riches et célèbres » de George Cukor. À noter que la Britannique parle parfaitement le français, ce qui ne gêne rien...

ALEXANDRE CARINI
acarini@nicematin.fr

36^e Rencontres Cannes Cinéma, du 20 au 26 novembre.
Programme et agenda sur www.cannes-cinema.com



(Photo Philippe Amassan)

Daniel Prévost, en guest star !

Invité des RCC depuis de nombreuses années, au point d'en devenir la mascotte, l'inénarrable Daniel Prévost va néanmoins connaître une édition particulière. Car ses amis Gérard Camy (président de Cannes Cinéma) et Julien Camy lui consacrent un documentaire qui sera projeté en avant-première, après avoir connu les honneurs du Festival Lumière à Lyon. Le titre ? « Bande de ringards ! », cette expression que ce trublion à l'humour absurde se délecte à lancer à la cantonade. Déconneur « sans limite » assumé, rebelle revendiqué, pionnier de l'irrévérence qui a secoué la bienséance télévisuelle dans des émissions comme « Le petit rapporteur » ou « Anagram », Daniel Prévost a également marqué le cinéma dans « Le dîner de cons » ou « La vérité si je mens 2 ». Autres hommages, celui accordé à Max von Sidow (en présence de sa veuve et de son fils) avec la projection de trois films, dont son dernier, « Echoes of the past », inédit en France. Les Trintignant seront présents en séances « émotions » avec deux doc', l'un sur Marie l'autre sur Jean-Louis, présentés par Nadine. Laurent Gerra, lui, prête sa voix off à un film sur James Stewart tandis que Jean-Claude Missian rend grâce à la danse au travers d'un portrait de Cyd Charisse.

Huit films déjà primés en compétition

C'est la marque de fabrique des RCC, où le jury doit arbitrer une sélection de huit longs-métrages de tout pays, qui ont déjà eu les faveurs d'un prix dans d'autres festivals. « 20 000 espèces d'abeilles » de l'espagnol Estibaliz Urresola Solaguren évoque le combat identitaire d'une petite fille dans un corps de garçon ; « Border Line » de Juan Sebastian Vasquez et Alejandro Rojas traite des difficultés d'un couple pour entrer aux États-Unis ; « Dissidente » de Pierre-Philippe Chevigny est un film sociétal à travers l'engagement d'une traductrice pour des ouvriers guatémaltèques ; « Green Border » de la polonaise Agnieszka Holland traite encore de la frontière avec les aléas d'une famille syrienne qui veut émigrer en Europe ; « Fremont » de Bakak Jali dépeint le portrait insolite d'une réfugiée afghane solitaire aux États-Unis qui va s'en remettre à un...biscuit ; « Moi, Capitaine », de l'Italien Matteo Garrone (photo ci-dessous) nous embarque dans la périlleuse odyssée de deux jeunes Sénégalais vers l'Italie ; « Le pion du général » met en scène une lutte de pouvoir en Indonésie ; « La salle des profs », de Liker Catak, dissèque une communauté scolaire à travers une enquête.

» Tarifs des séances : 6,5 € plein tarif, 5,5 € carte Fnac ou associations cinéphiles ; 4,5 € pour les partenaires ; 2,5 € pour les chômeurs, mission locale et - 25 ans.
Abonnement toutes séances : 55 € ; 10 séances : 35 € ; 6 séances : 27 €.



(Photo DR)

Agnès Jaoui en avant-première

Pas moins de 24 longs-métrages sont projetés en avant-première, avec la présence attendue de certains noms du casting pour certains d'entre eux. Agnès Jaoui devrait ainsi faire le voyage pour « La vie de ma mère », de Julien Carpentier où elle incarne une femme fantasque et excessive qui revient chambouler l'existence de son fils fleuriste (William Lebghil) après deux ans d'absence. Lambert Wilson accompagnera la réalisatrice Émilie Deleuze pour la comédie « 5 hectares », où un citoyen plaque tout pour une vie agricole en terre limousine. Ahmed Sylla est également espéré pour représenter « Comme un prince », comédie dramatique d'Ali Marhyar où il interprète un prometteur boxeur qui va découvrir un autre univers à la suite d'une condamnation à des travaux d'intérêt général au château de Chambord. « La nouvelle Femme », de Léa Todorov (avec Leïla Bekhti et Jasmine Trinca au casting) fera l'ouverture, tandis que « Captives » d'Arnaud des Pallières (avec Mélanie Thierry à l'affiche) viendra clôturer cette semaine cinéma.



(Photo DR)

Agnès Jaoui

L'ESPOIR, MALGRÉ LE DÉSESPOIR

L'actrice est à Cannes pour présenter « La Vie de ma mère » en avant-première, où elle incarne une mère bipolaire. En pensant forcément à Jean-Pierre Bacri et au contexte international...

Sur la terrasse du Majestic baignée de lumière, Agnès Jaoui tient à garder ses lunettes. Pour se parer du soleil, masquer un moindre maquillage, mais peut-être aussi dissimuler quelques larmes. Car ses retrouvailles avec la Croisette, sans paillette, ont un parfum doux amer. Travelling en tête de ses souvenirs intimes. Mémoire d'un bonheur disparu, qui n'incite plus vraiment à rire.

« Ici, je pense tout le temps à Jean-Pierre, confesse-t-elle à propos du regretté Bacri, avec lequel elle a formé un couple amoureux et artistique pendant de longues et belles années. Cannes, c'est sa ville, c'est la cité de notre amour et nous y sommes venus souvent pour profiter aussi de son charme hors-saison. Tout me rappelle à lui. »

Union prolifique, qui les a également consacrés stars du 7^e art, au point de les surnommer les Bacroui. Dialogue à quatre mains qui leur a valu le prix du scénario avec « Comme une Image » en 2004. Et les honneurs du tapis rouge, même si Bacri avait encore l'air de faire la gueule. « Ah, c'est vrai qu'il n'était par trop mondانيتés Jean-Pierre !, sourit Agnès. Mais en réalité, il était heureux d'avoir ce prix et de monter les marches en présence de sa famille et de ses amis. »

D'un état d'âme à l'autre

Et pour elle, ce cérémonial du Fes-

tival, qu'elle a à nouveau expérimenté comme membre du jury d'Almodovar en 2017 ? « Le tapis rouge ne m'angoisse pas du tout, j'aime bien. Sauf qu'à un moment, j'aurais presque envie de monter nue tant j'en ai marre de porter la robe de soirée et les contraintes d'être femme », soupire la signataire du collectif 50/50 en faveur de l'égalité homme-femme.

Aux Rencontres Cinématographiques automnales, pas de chichi ni tralala comme à la Quinzaine de mai, avec tous ces « acteurs » (de leur propre vie parfois) dont les Bacraoui auraient pu dresser un portrait mordant dans un de leurs films. Mais une rencontre en toute simplicité avec des élèves ou du public pour

« La vie de ma mère », le premier film de Julien Carpentier présenté en avant-première. L'histoire d'une mère bipolaire qui s'échappe d'un centre médical pour bousculer la vie de son fils (William Lebghil), après deux ans d'absence. Road-movie émouvant, où il faut réapprendre à se connaître. Pour Agnès Jaoui, un personnage « bigger than life », inspirée de la vie réelle du réalisateur, où elle passe d'un état d'âme à l'autre. Plus extravertie que jamais.

« Je me suis inspirée d'une amie atteinte de ce trouble-là, qui alterne les phases euphoriques et dépressives, précise l'intéressée. Je peux aussi avoir ce côté extraverti, mais évidemment moins extrême. Je l'ai



Agnès Jaoui, à Cannes. (Photo A. Carini)

Rencontres cinématographiques de Cannes

moins montré au cinéma, mais ça, les gens qui m'ont vue en concert le savent bien...

Le goût des autres, malgré tout...

Et Agnès, qui connaît aussi la chanson (pas seulement pour feu Alain Resnais) de confier qu'elle prépare un nouvel album, avec des textes qu'elle a écrit en français « pour exprimer plus facilement certaines choses », et des reprises de Chico Buarque. Rythmes latinos balancés, entre joie et tristesse là aussi. D'autant plus que le cœur Jaoui est doublement meurtri.

Il y a quelques jours, on apprenait que des proches (du côté de sa famille paternelle) comptaient parmi

les victimes de l'attaque terroriste perpétrée par le Hamas en Israël. Deux sont décédés, trois autres portés disparus. « À ce jour, je n'ai pas davantage de nouvelles, soufflé celle qui tente de conserver « Le goût des autres », malgré les événements internationaux et l'antisémitisme ré-émergeant.

« C'est dur parce que la tentation du repli communautaire est très forte. Les gens sont enfermés dans une idéologie, sans la moindre compassion pour autrui, alors plus que jamais, il faut se parler et expliquer, mais aussi arrêter de dire n'importe quoi sur ce sujet douloureux et délicat. »

À tel point qu'un autre film, « Le dernier des juifs » (où elle joue la mère d'un gamin de cité de confession hébraïque), ne fait

l'objet d'aucune promotion, et sa sortie prochaine (en janvier) pourrait être décalée, « parce que certains distributeurs ont peur. » Elle, veut continuer de croire en la paix, « alors que le monde crame et qu'on devrait être tous unis pour le sauver au lieu de s'entre-tuer ». Et se concentre néanmoins sur son métier avec l'écriture d'un nouveau film, « mais sans Jean-Pierre et son répondant, c'est beaucoup plus difficile pour moi. Il aurait eu bien des choses à dire sur notre monde, lui aussi. » Le manque, ou la douleur de l'absence...

ALEXANDRE CARINI
acarini@nicematin.fr

» « La vie de ma mère » est à nouveau projeté aux RCC ce mardi à 10 h au Cinéum de Cannes en présence de l'équipe du film.



(Photo Patricia Lapointe)

Valérie Lemerrier sera la présidente de la 49^e cérémonie des César sur Canal+ le 23 février

Ça promet. Canal+ et l'Académie des César ont annoncé ce lundi que Valérie Lemerrier sera la prochaine présidente de la 49^e cérémonie des César. « Lauréate de trois César et de trois Molières, Valérie Lemerrier est une figure indissociable du Cinéma, du théâtre et de la télévision, mais aussi de l'histoire des César, elle, qui a endossé à trois reprises le costume de Maître de Cérémonie. (...) Valérie Lemerrier est une artiste flamboyante qui s'applique à ne rien prendre au sérieux. Avec sa bienveillance,

son amour pour le cinéma et pour celles et ceux qui le font, elle célébrera les heureux lauréats des César 2024 », explique l'Académie des César et Canal+ dans un communiqué. La 49^e cérémonie des César est prévue le 23 février prochain et sera une nouvelle fois diffusée sur Canal+. L'an dernier, c'est l'acteur Tahar Rahim qui avait endossé le costume de président de la cérémonie. Valérie Lemerrier a été découverte par le public en 1988 dans la série

télévisée humoristique « Palace ». Elle a remporté en 1994 son premier César, celui de la meilleure actrice dans un second rôle, pour la comédie culte « Les Visiteurs » de Jean-Marie Poiré. Elle a ensuite décroché le même César en 2007 pour son rôle dans « Fauteuils d'orchestre » (de Danièle Thompson). Enfin, elle a remporté celui de la meilleure actrice en 2022 pour son sixième film comme réalisatrice, « Aline », inspiré de la vie de la chanteuse Céline Dion.

LA RÉDACTION

Jacqueline Bisset

« L'IMPORTANT, C'EST DE FASCINER »

Présidente du jury aux Rencontres cinématographiques de Cannes, l'actrice anglaise revient sur sa longue carrière où son talent et sa beauté l'ont fait tourner avec les plus grands.

Elle nous saisit l'appareil des mains pour « checker » ses photos. Souci de la perfection, autant que de son image, même si la septuagénaire défie outrageusement le temps. Pour de nombreuses générations de cinéphiles, Jacqueline Bisset reste un sex-symbol. Elle s'en défend. « On m'a souvent parlé de ma beauté, mais moi, je ne me suis jamais prise pour un sex-symbol, je ne savais pas vraiment ce que ça voulait dire, corrige-t-elle. Parfois, quand je voulais un rôle, on me disait : "Non, tu es trop jolie !". Pour moi, c'était incompréhensible. » Dans les années 1960, c'est pourtant pour sa plastique qu'Hollywood semble inviter la jeune femme à figurer auprès de ses plus grandes stars masculines. Dont un certain Steve McQueen.

« Ah, dans "Bullitt", je n'ai qu'un tout petit rôle, mais Steve était plutôt sympa et le film a bien marché. » Qu'importe l'apparition, Jacqueline se fait encore remarquer et multiplie les castings. Jusqu'à ce que François Truffaut choisisse la petite Anglaise pour sa « Nuit américaine ». « C'était un rêve de tourner avec ce metteur en scène à nul autre pareil. Mais il m'a fallu travailler dur pour parler mieux français », souligne-t-elle, pous-

sant depuis l'élégance à conjurer parfaitement Shakespeare et Molière.

Belmondo, magnifique mais intenable !

Et le jeu en valait la chandelle car cette caution artistique d'un fleuron de la Nouvelle Vague lui ouvre de nouvelles portes. En France comme en Europe. Jusqu'à ce double rôle de Tatiana, étudiante transie d'admiration pour un écrivain raté ou espionne ultra-sexy pour seconder l'intrépide Bob Saint-Clair dans « Le Magnifique ». La belle et Bébel.

« Évidemment Belmondo était incroyablement simple, agile, drôle, sympa. Ce qui n'était pas facile pour moi, car je devais m'adapter à ce ton décontracté sur le plateau, où il ne pensait qu'à faire des gags et rire avec ses copains ! »

« Avec l'âge et l'expérience je suis prête à tout jouer, et je n'ai plus peur de rien »

Boum, badaboum ! Jacqueline se laisse porter par les cascades. Un peu trop même puisque le héros s'est blessé à la cheville en sautant dans sa voiture. « Ah oui, mais ça n'avait rien à voir avec ma conduite ! », plaisante celle qui roulait à 50 miles/h au lieu des 50 kms/h.

Moins marrant, la présence quasi permanente de la petite amie de Belmondo, qui semblait veiller sur « l'animal » comme huile sur le



(Photo A. Carini)

feu. « C'était une très jolie fille, mais elle était peut-être dans une espèce de rivalité, jusqu'à se poster derrière la caméra ! Je n'avais jamais vu ça, et ça me mettait mal à l'aise. D'autant plus que Jean-Paul était différent lorsqu'elle était là, et ça, ça m'énermait beaucoup. »

Vincent Perez adorable, Depardieu courageux

Qu'importe. La Belmondo's girl n'est sans doute pas la seule que Bisset a rendue jalouse. Aussi au regard de la liste de ses partenaires à l'écran : Sean Connery, Albert Finney, Ryan O'Neal, Marcello Mastroianni, Nick Nolte, Paul Newman, Charles Bronson...

« Ces deux derniers étaient beaux et charmants, mais aussi très timides. Quand ils me racontaient des histoires drôles, ils devenaient tout rouges et riaient avant la fin ! » Avec Anthony Quinn, ce fut carré-

ment la bagarre. Pour les besoins d'une scène sur « The Greek Tycoon ».

« Lui m'a émue comme personne, c'était vraiment l'homme par excellence, en bien comme en mal. C'était très agréable de travailler avec lui, parce qu'on pouvait y aller à fond, on n'avait pas besoin de le protéger comme d'autres acteurs qui se révélaient fragiles. » Sans oublier Vincent Perez, rencontré sur le tournage de « La Maison de Jade » (1988) de son amie Nadine Trintignant. Une idylle qui s'est prolongée en coulisses, faisant fi de leur différence d'âge.

« Ça a sans doute choqué certaines personnes, mais on n'en avait cure. Vincent est quelqu'un d'adorable, que j'aime encore beaucoup. » Et dire que la jeune Bisset était elle-même très timorée à ses débuts, avant de croiser Ursula Andress : « J'étais coincée, je cachais sans cesse ma poitrine,

mais Ursula m'a dit : "Tiens toi comme une femme !" Je me suis redressée, et ça a tout changé. » Jackie Kennedy, Anne Sinclair dans le sulfureux « Welcome to New York » présenté sauvagement à Cannes, des rôles qui contribuent à sa légende : « Sur la Croisette, je ne me suis pas rendu compte à quel point le film d'Abel Ferrara (inspiré de l'affaire DSK) faisait scandale. C'était un bon rôle, même si je n'ai pas pu exprimer le côté lumineux d'Anne Sinclair, car je devais être en colère. Gérard Depardieu y est aussi fantastique, c'est un acteur courageux. » Aujourd'hui encore, Jacqueline n'a rien perdu de sa passion de jouer : « Avec l'âge et l'expérience, je suis prête à tout, je n'ai plus peur de rien. L'important pour une femme, pas seulement pour une actrice, c'est de fasciner. » Pari gagné.

ALEXANDRE CARINI
acarini@nicematin.fr

Rencontres ciné de Cannes

OVNi, la création vidéo se fait des films dans l'aire niçoise

Festival



L'artiste Justine Emard a travaillé en résidence à la grotte du Lazaret à Nice sur son Hyperphantasia. (Photo Justine Emard/ADAGP)

Plein champ sur le festival international d'art vidéo OVNi, dont la 9^e édition se tient jusqu'au 3 décembre, sous le signe de « The Whisper of the Stars » (le murmure des étoiles). Un titre tiré de la mythologie astrale de Yakutia, aujourd'hui République autonome russe de Sakha, en Sibérie. Le froid est si vif dans ces contrées que le souffle gèle avec un bruit sec appelé « murmure des étoiles ». Au-delà de la poésie de son langage, ce peuple subit les effets d'importantes interventions humaines néfastes, comme le dégel du permafrost.

Dans ces deux facettes de notre monde – réalisme et poésie – s'inscrit cette édition du festival marrainée par Laure Adler, avec pour invitée d'honneur, l'artiste Manuela Marques, photographe et vidéaste. L'événement invite à une déambulation à travers une vingtaine de musées, lieux de

culture, galeries d'art emblématiques et lieux insolites de Nice et de la Côte d'Azur. Les expositions et événements associent la grotte du Lazaret avec Justine Emard, la Villa Ephrussi de Rothschild avec Stéphanie Solinas, le Centre culturel de la Providence avec Ugo Arzac, le Musée national Fernand Léger de Biot avec Pierrick Sorin, le CIAC – Château de Carros avec Giulia Grossmann...

À Nice, le parcours des galeries fait vaudrouiller des œuvres de John Wood & Paul Harrison, Moussa Sarr et Camille Llobet à la galerie Espace À Vendre, à celles de Laëtiti Bourget à La Gaya Scienza. À ne pas manquer, cette semaine : le 109 ouvrira en nocturne ce jeudi et le cinéma Belmondo projettera une proposition de Regard Indépendant en Super 8 ce vendredi.

> Rens. ovni-festival.fr

En balade !

Ce samedi 25 novembre, l'association Botox(s) propose, dans le cadre de ses rendez-vous « Les visiteurs du samedi » un parcours pour tous les publics, éclairés ou néophytes, amateurs d'art ou esprits curieux... Pour cette édition, la balade démarre au Musée d'art moderne et contemporain (Mamac) pour profiter de sa programmation juste avant la fermeture pour travaux. Elle se poursuit ensuite par une programmation spéciale festival OVNi à la Librairie Vigna, Espace à Vendre et Galerie Eva Vautier, à la découverte de vidéos originales, engagées et surprenantes. L'événement s'achèvera par un verre de fin de parcours à la galerie Eva Vautier en présence de l'artiste Simone Simon. Tarif : 15 € par personne. Inscriptions sur botoxs.fr

(Photo A. Carini)



Nadine Trintignant

« JE VOULAIS MONTRER LA VIE DE MARIE »

Aux Rencontres cinématographiques de Cannes, la réalisatrice Nadine Trintignant présente son émouvant documentaire sur sa fille Marie, actrice prodige décédée sous les coups de son compagnon il y a vingt ans. Une cicatrice vive et indélébile.

La silhouette est gracile, fragile, qui doit s'appuyer sur une canne pour marcher. Nadine Trintignant ne porte pas seulement le poids du temps sur ses frères épaules, mais aussi celui des malheurs qui ont jalonné sa longue et riche existence, où la peine s'est souvent mêlée aux joies. Une mère qui a dû faire prématurément le deuil de deux enfants, et perdu les deux hommes de son cœur (Jean-Louis Trintignant et Alain Corneau).

Inconsolable depuis la disparition de Marie, la cinéaste native de Nice s'accroche néanmoins à la vie. Et a consacré un émouvant documentaire produit par Arte, « Marie Trintignant, tes rêves brisés », qu'elle a présenté aux Rencontres cinématographiques de Cannes, dont elle est également membre du jury. Invitée au déjeuner Cannes Radio/Nice-Matin, cette grande dame se confie, vingt ans après l'impossible.

Dans votre doc, c'est vous la voix off pour dire : "Non Marie, tu n'as pas eu le temps de vieillir... Tu avais 40 ans, et plein de rêves..." ce qui le rend encore plus intime ?

J'avais d'abord demandé à Jean-

Louis (Trintignant) de le faire, mais il n'était déjà pas bien physiquement alors je n'ai pas insisté. Lors du montage, j'ai commencé à parler comme si je m'adressais à Marie, et très vite, je me suis dit : autant continuer !

Vingt ans après sa disparition, Marie est devenue un symbole pour les femmes battues ?

Bien sûr, d'autant qu'il semble y en avoir de plus en plus. Mais dans mon film, je n'avais pas envie de parler de ça. À Paris, les gens m'interpellaient dans la rue pour évoquer Marie avec beaucoup de tendresse, mais toujours à propos de sa mort. Là, je voulais montrer la vie de Marie. J'y évoque son irrésistible attirance pour le théâtre et le cinéma. Elle était belle, et comme beaucoup de gens beaux, elle ne se rendait pas compte que pour nous, ça pouvait être à la fois attirant et intimidant.

Vous révélez aussi une belle complicité avec son père, sur scène notamment ?

Oui, mais elle a travaillé assez tard avec lui. Moi, mon frère Christian Marquand, un acteur prodigieux, m'a aidée pour mettre le pied à l'étrier, mais Jean-Louis n'était pas

dans cette optique-là. De mon côté, j'ai eu très tôt envie de filmer Marie et de la soutenir dans ce métier, même si ça me faisait peur.

« Marie était singulière, elle avait quelque chose de fatal, je l'ai compris plus tard. Marie aimait les rôles de femmes amères, mal dans leur peau... »

Très tôt, elle a fait preuve de belles dispositions d'actrice. À tel point que son père, aussi fier que bluffé, dit : "Elle joue comme Humphrey Bogart !"

C'est la lumière de Marie, depuis sa naissance. Jean-Louis était réticent à tourner avec elle mais sur le tournage de "Défense de savoir", alors qu'elle avait 11 ans, il a fait exprès de changer le texte de leur scène commune. Eh bien avec un naturel stupéfiant, Marie

lui a donné la réplique adaptée. Jean-Louis était sidéré ! Mais il a fallu attendre de longues années avant qu'il ne joue avec elle au théâtre les "Lettres à Lou" d'Apollinaire. Ça a très bien marché entre eux, même si Marie en arrivait à dire à son père : "J'aime tes jolis petits seins roses" (sourire). Mais c'est aussi tout le charme de la poésie.

Jean-Pierre Marielle ou Bernard Murat ont considéré Marie comme l'une des meilleures actrices de sa génération...

Marie était singulière, elle avait quelque chose de fatal, je l'ai compris plus tard. Marie aimait les rôles de femmes amères, mal dans leur peau... Dans "Betty" de Claude Chabrol, elle est géniale, et j'étais bouleversée de la voir jouer avec brio une telle souffrance.

Le jeu, ce fut aussi une façon de surmonter sa douleur après le décès de sa petite sœur Pauline ?

Oui bien sûr. Marie m'a confié qu'au début, il lui fallait deux jours pour préparer une scène où elle pleure. Puis les deux jours

sont devenus un, puis dix minutes, "car les malheurs sont là en dix minutes". Un acteur se nourrit aussi de ses malheurs...

À 17 ans, elle est révélée dans "Série noire", face à Patrick Dewaere, dirigée par votre conjoint Alain Corneau ?

Alain avait casté des dizaines de jeunes filles pour le rôle de Mona, en vain. C'est Georges Perec, le scénariste, qui lui a dit : "Mona, tu l'as sous les yeux !" Lui n'avait pas osé solliciter Marie. Alain était très attentif, profondément humain.

Jean-Louis était aussi merveilleux, tendre et doux mais restait difficile à connaître, même pour moi qui ai vécu avec, et c'était sans doute son charme. Moi, j'ai eu beaucoup de chance avec les hommes.

ALEXANDRE CARINI
acarini@nicematin.fr

« Marie Trintignant, tes rêves brisés », sorti en 2022, disponible sur Arte et Canal+.



(Photo François Guillaud)

« Le pardon, c'est l'oubli et moi, je ne peux pas oublier »

En juillet 2003, c'est sur le tournage de « Colette, une femme libre », film de Nadine Trintignant, qu'elle a scénarisé avec sa fille, que Marie Trintignant est battue à mort dans une chambre d'hôtel par Bertrand Cantat, ex-chanteur de Noir Désir,

qui a purgé une peine et retrouvé la liberté depuis. On ose poser la question, ô combien délicate, d'un éventuel pardon. La réponse fuse, à l'image de la douleur ressentie. « Non, jamais ! Il n'y a pas de pardon possible, parce que le pardon,

c'est l'oubli et moi, je ne peux pas oublier une chose pareille. Aucun père, aucune mère ne peut oublier une telle horreur. Et quand on me cite la Bible à propos du pardon, je rappelle qu'il y est aussi écrit : "Tu ne tueras point"... »

Daniel Prévost TOUT SAUF RINGARD !

Aux Rencontres cinématographiques de Cannes, le trublion du PAF fait l'objet d'un documentaire, « Bande de ringards », où derrière le rire provoc' affleure l'intime fêlure. Signé par les Cannois, père et fils, Gérard et Julien Camy.

En petite forme (une fois n'est pas coutume), il n'a pas fait le déplacement. Mais Daniel Prévost, devenu la mascotte des Rencontres cinématographiques de Cannes depuis de longues années, trouve encore le moyen d'y tenir la vedette. À travers le documentaire que lui consacrent deux Cannois, les Camy père et fils (Gérard intervieweur, Julien réalisateur), c'est comme si le provoc'acteur était bien là pour gueuler : « Bande de ringards ! » L'amitié indéfectible entre Gérard et l'inénarrable humoriste relève évidemment du gag. « J'ai sympathisé avec lui lors du festival de comédies de l'Alpe d'Huez. Lors de la cérémonie de clôture, Daniel m'a dit : "On va créer un prix plus sérieux, le prix Daniel Prévost !", relate celui qui est aussi président de l'association Cannes Cinéma, organisatrice de ces rencontres cannoises. Ça a consisté à offrir une énorme photo de lui à une personne du public choisie au hasard,

accompagnée d'une bouteille de champagne vide ! »

Artiste hors normes

Énième piroquette d'une forte tête, dont l'ego affirmé ne se prend jamais vraiment au sérieux !

Depuis ses débuts délirant dans les années soixante, encouragé par ses potes Jean Yanne ou Michel Serrault, Prévost n'a cessé de mettre le boxon à la télévision ! Jusqu'à marquer les esprits (et éprouver les zygomatics) de plusieurs générations.

Inspirant ? José Garcia, qui n'est pas le dernier venu en matière de déconne depuis « Nulle part ailleurs », se dit « fan de sa folie, de son amour de la connerie gratuite. » Édouard Baer, lui, loue « l'extravagance, la gaieté et la fantaisie extrême » du personnage, « un pétard allumé, car tout peut arriver. Son regard prête aussi bien à la canonisation qu'au placement en HP ! »

Quant à Gérard Camy, il dépeint un « artiste hors normes, qui part

dans tous les sens, et qu'on ne cerna jamais tout à fait. » Michaël Youn l'élève même au « statut de commandeur. Mais son humour persifleur et (à ce point) provocateur, ce n'est plus possible aujourd'hui. » Et tant pis pour Moncuq !

À quand le grand rôle ?

« Beaucoup de prétention, peu de capacité », comme l'écrivait un prof de lycée au sujet de l'élève bachelier ? Le jeune Daniel a vite compris qu'il excellait au moins dans une discipline, tout en restant indiscipliné : le rire !

« Je me suis rendu compte que j'étais drôle parce que je faisais marrer les copains. » Même quand il ne se met plus une banane dans l'oreille pour « Le Petit rapporteur » ou « Anagram », au cinéma, Daniel Prévost réjouit aussi. Sur-tout quand il n'est pas gentil !

« Il serait un Landru formidable », clame José Garcia.

Communiste pleutre dans « Uranus », imputoyable patron dans



Daniel Prévost et Gérard Camy. (Photo DR et A.C.)



« La Vérité si je mens 2 » ou terrible inspecteur des impôts dans « Le Dîner de cons », pour lequel il a décroché le César du second rôle. Mais sans doute jamais le rôle, ni la reconnaissance due à son talent singulier. « Il a réussi à marquer la télé et le cinéma, mais LE grand rôle, Daniel l'attend toujours, constate Gérard. Cela dit, même à son âge, il n'arrête pas ! » Au-delà du portrait de « l'amuseur public », le doc' parvient à fendre l'armure pour évoquer la blessure intime de Daniel. Ces origines algériennes dont il a découvert la paternité sur le tard

l'humour cynique, il y a un homme à fleur de peau », résume parfaitement le réalisateur Thomas Gilou. Le mot de la fin reste à l'intéressé : « Tant mieux si vous avez rigolé, ce n'est plus mon problème ! »

ALEXANDRE CARINI
acarini@nicematin.fr

« Bande de ringards » sera projeté ce samedi à 16 h aux Arcades à Cannes, en présence de Julien et Gérard Camy. Et à voir le 2 décembre en première partie de soirée sur la chaîne Paris Première.

Rencontres Ciné de Cannes

Festival



Le festival se terminera sur une rencontre entre le comédien John Malkovich et Cecilia Bartoli. (Photo F. Demessence)

Voici ce que prévoit Le Printemps des arts de Monaco pour ses 40 ans

Le Printemps des arts de Monaco aura quarante ans en 2024. Le programme de l'édition anniversaire vient d'être dévoilé par son directeur Bruno Mantovani. Et si l'on s'attendait à plus de flamboyance pour un tel événement, il y aura de quoi faire du 13 mars au 7 avril. Le festival, qui a accueilli les solistes les plus célèbres et a programmé plusieurs grands orchestres symphoniques étrangers par an, s'est concentré cette année, pour la contribution symphonique, sur le seul (et certes excellent) Philharmonique de Monte-Carlo (14 mars et 6 avril) ainsi que l'Orchestre Insula de Laurence Equilbey (23 et 24 mars).

Le thème de l'écologie imprègnera le festival

Quant aux solistes et ensembles, ce seront des habitués de notre région, comme les quatuors Modigliani et Parisii (21 et 22 mars, 6 avril) ou le violoncelliste Henri Demarquette (15 mars). Deux remarquables ensembles de musique ancienne seront là aussi : l'ensemble Gilles Binchois (13 mars) et l'ensemble Janequin (7 avril). Le thème de l'écologie imprègnera le festival, dont l'affiche sera illustrée par une photographie en noir et blanc, teintée de tragédie, de Sebastião Salgado. Deux

« Chants de la terre » seront programmés : le chef-d'œuvre de Mahler interprété par le Philharmonique de Monte-Carlo (6 avril) et un autre, en création, dû au compositeur Laurent Cuniot (29 mars).

Place à la création contemporaine

Car la création contemporaine sera présente au festival. On ne peut que s'en réjouir ! Bruno Mantovani lui-même proposera une de ses œuvres (13 mars) et dirigera la création d'un opéra de chambre de Sophie Lacaze, « L'Étoffe inépuisable du rêve » (16 mars).

Cette année, c'est dans le détail du programme qu'on trouvera nos plaisirs musicaux et musicologiques. Par exemple le Requiem d'Ockeghem et de Janequin (13 mars et 14 avril).

Le festival se terminera sur une rencontre autour du thème des castrats entre le comédien John Malkovich et la cantatrice Cecilia Bartoli. C'est elle, qui, le 7 avril, aura le dernier mot. Ne serait-ce qu'avec le somptueux « Don Carlo » qu'elle propose, en ce moment, à l'Opéra de Monaco, Cecilia Bartoli est un printemps des arts à elle seule !

ANDRÉ PEYRÈGNE
magazine@nicematin.fr


un Musée tout nouveau tout Beaux-Arts



À PARTIR DU
16 NOVEMBRE
DRAGUIGNAN

mba-draguignan.fr

OPÉRA DE MONTE-CARLO

LE FIGARO MAGAZINE

3

GRUPPO EDITORIALE L'ESPRESSO

GRUPPO EDITORIALE L'ESPRESSO

GRUPPO EDITORIALE L'ESPRESSO

le Monde

LE FIGARO MAGAZINE

3

GRUPPO EDITORIALE L'ESPRESSO

GRUPPO EDITORIALE L'ESPRESSO

GRUPPO EDITORIALE L'ESPRESSO

Laurent Gerra

COW-BOY À L'HUMOUR VACHE

Passionné de western, l'humoriste est venu aux Rencontres cinématographiques de Cannes présenter les films hommage au regretté Max von Sydow, mais aussi un documentaire sur James Stewart, auquel il prête sa voix.

Il a quitté la Normandie pour débarquer sur la Croisette par la première « diligence ». Laurent Gerra tournait là-haut dans « Un père idéal », pour France 2, aux côtés de son pote Eddy Mitchell. Deux « frères d'armes » amoureux fous du western. Dalton de la déconne !

Mais l'humoriste était prêt à se mettre en selle dans une nouvelle chevauchée fantastique pour répondre à l'appel des Rencontres cinématographiques de Cannes (RCC). D'abord pour rendre hommage à son regretté ami Max von Sydow, immense comédien dont il a présenté trois films. Mais aussi parce qu'il prête sa voix off au documentaire sur James Stewart, « L'Ami américain », qui fut aussi bien l'antihéros de Capra ou Hitchcock qu'un cow-boy torturé chez Anthony Mann.

En pleine écriture de son prochain spectacle, celui qui, tel Lucky Luke, dégaine les vanes plus vite que son ombre sur RTL, ne rate jamais la dernière séance des RCC. Interview *bang ! bang !* avec un imitateur *wanted* par certains bien-pensants, qui flingue à tout va pour nous laisser mort de rire.

Vous dites, "On aime James Stewart, mais aussi une certaine idée de l'Amérique..."

James Stewart incarnait toutes ces valeurs que l'on retrouve dans les westerns : l'héroïsme, la famille, l'amitié, car c'était un vrai héros de la Seconde Guerre mondiale, avant d'être un cow-boy chez Anthony Mann.

Max von Sydow aussi cultivait de belles valeurs, et il aurait adoré jouer dans un western. C'est très émouvant pour moi de présenter à Cannes son dernier film,

"Echoes Of The Past", en compagnie de son épouse.

Qu'est ce qui vous fascine tant chez James Stewart ?

Que ce soit avec Capra, Hitchcock, Anthony Mann, il a une palette très large, mais avec quelque chose de tout de suite identifiable dans son jeu. Sammy Davis Jr l'imitait bien avec cette espèce de maladresse et son petit défaut de prononciation, mais son personnage me touche dans tous les registres.

« Dans mon chalet, un petit feu, un western, un whisky, et je suis le roi du pétrole ! »

À Hollywood, il est passé des comédies sociales ou romantiques aux westerns violents et thrillers obsessionnels. Comme vous qui jouez dans des films sombres, à contre-emploi comique ?

Ah, ça fait plus de trente ans que j'essaie de faire marrer, c'est peut-être bien de changer un peu. Hélène Fillières m'a fait tourner dans "Confession", et maintenant dans "Un père idéal" pour France 2, où je joue un tenancier de bar accusé d'avoir tué sa fille. En réalité, je suis d'un naturel joyeux, mais comme acteur, on me propose toujours des rôles sombres, ambigus. J'aime ça, mais je ne cherche pas à tout prix à jouer mon "Tchao Pantin" ! (rires)



Laurent Gerra à Cannes. (Photo A. Carini)

Rencontres ciné de Cannes

Et puis ce gendarme taciturne et pince-sans-rire dans "Noir comme neige" (2021, France 2) et "Morts au sommet", la suite (en octobre sur France 2) ?

Andreas Meyer, je l'aime bien. Il me correspond un peu par certains aspects. Comme lui, je n'aime pas trop la technologie, et d'ailleurs je n'ai pas d'ordinateur. Acteur, on est de la pâte à modeler, et j'aime bien être dirigé. L'essentiel, comme me l'a conseillé Max von Sydow, c'est de "toujours savoir où l'on en est du scénario".

Pourquoi cet amour du western ?

Jeune, c'était l'époque où l'on pouvait revoir des Sergio Leone au cinéma. Mais je n'étais pas fan du western du mardi soir à la TV, que je trouvais un peu trop propre. Je suis devenu collectionneur sur le tard [il cite notamment "La Chevauchée des bannis", "Le Retour du proscrit", "La Prisonnière du désert", qu'il revoit une fois par an, mais aussi "Impitoyable", "Salvation" ou "Dark Valley", ndr]. Le western me conforte sur certaines valeurs universelles mais aussi sur ce que je pense du genre humain, qui n'est pas toujours recommandable. Je possède un chalet avec une salle de projection et un bar : un petit feu, un western, un whisky, et je suis le roi du pétrole ! (rires)

Au scénario de Lucky Luke (3 albums entre 2004 et 2014) avec Achdé au dessin, vous avez réalisé votre conquête de l'Ouest en BD ?

Ce fut un cadeau, avec des dessinateurs que j'adorais. J'ai essayé d'imiter le côté Goscinny d'Astérix, alors que Morris n'aimait pas les jeux de mots ! J'ai parlé de la francophonie et de Québec avec "La Belle

Province", rendu hommage à mon ami Lautner avec "Les Tontons Dalton". J'avais idée d'évoquer les frères Lumière dans un autre album, mais les gens de Dargaud ne se sont pas bien comportés.

Dans vos spectacles ou sur RTL, avec vos vanes, caricatures et imitations, ce serait plutôt "Règlements de comptes à O.K. Corral" ?

Oh, c'est surtout un exutoire ! Mon prochain spectacle s'intitule "Laurent Gerra se met à table" et se passera dans un restaurant, pour une tournée en 2024. Il faut aller à l'encontre de la bien-pensance et rester soi-même. Mais faut le dire en rigolant, sans se poser en donneur de leçon. J'évoque notamment ce que j'appelle "les réseaux de cas sociaux", où il y a délation et fautes d'orthographe. Jadis, les mêmes auraient écrit à la Kommandantur...

Gerra... shérif ou hors la loi ?

Un peu les deux ! Je suis un bon citoyen, qui respecte la loi. Mais l'humoriste doit rester subversif, et bousculer les consciences.

ALEXANDRE CARINI
acarini@nicematin.fr

Sur certains sujets, « je ne saurais trouver comment rire »

S'il se défend de faire des vanes sur certains sujets actuels, « parce que je ne saurais trouver comment en rire », Laurent Gerra continue de brocarder nos politiques, tel un fou du roi. Inimitable Macron ? « Il se caricature lui-

même. Mais on en avait aussi un bon avec Hollande, quand même. Et Sarko n'était pas mal non plus ! » En 2019, sa verve jugée sexiste a été pointée par le Haut Conseil à l'égalité homme-femme : « Ils n'ont que ça à foutre ! J'ai trouvé ça tellement ridicule que depuis, avec mes auteurs, on met un point d'honneur à placer "bonne femme" au moins une fois dans la semaine. Notre société devrait davantage s'inspirer des États-Unis pour son western que pour sa bien-pensance ! »